M. Deshoulières dans la collection « A travers l'art français » relatif *Au début de l'art roman* (La Renaissance du Livre). Il en ressort que l'XIe siècle dans l'enrichissement architectural de l'Espagne ne le cède en rien pour l'importance au XIe siècle français. Aussi bien les traces d'échange et d'interpénétration que nota en un autre temps M. Puig i Cadafalch n'avaient-elles pas cessé de lier l'un et l'autre de ces arts romans. Il est à regretter seulement que Vicente Lamperez se soit borné uniquement aux églises espagnoles, et n'ait pas ébauché le rayonnement de l'art roman ibérique, ce qui aurait peut-être dissipé les discussions comme celle entamée par M. Deshoulières sur la date de construction du narthex de Tournus, en contradiction avec l'affirmation de M. Puig i Cadafalch, dans son *Premier art roman* (Laurens).

Par l'unité de vues de Vicente Lamperez, et le compte qu'il tient des influences géographiques, cette première partie d'un ouvrage dont il dit lui-même qu'il sera peut-être par la suite démenti, en tout cas perfectionné par d'autres chercheurs, est un déblaiement capital des permiers siècles de l'architecture espagnole. La profusion des illustrations, à laquelle ne craignent pas de recourir les éditeurs espagnols comme Calpe, ajoutent à l'intérêt et à la divulgation d'une œuvre remarquable.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

LETTRES NEO-GRECQUES

Continuité de l'Hellénisme. — L'œuvre de Palamas. — Jean Michel : *Anthologie des Poètes néo-grecs;* Messein, édit., Paris. — Lefthéri Alexiou: *Bagatelles,* Héraklio de Crète. — Galathéa Kazantzaki : *11 p.m. — 1 m.m. ki alla Digimata;* Stokhastis, Athènes. — E. Langanis : *Rodikon Himérologion,* 1930; Notara, Rhodes. — A. Tsacalakis : *Le Dodécanèse,* Cassimatis, Alexandrie. — M. Petridis : *I Torini mas Logotechnai;* Rallis, Athènes. — D. Voutyras : *Stous Agnostous Théous;* Dimitrakou, Athènes. — Mémento.

La **continuité de l'Hellénisme** s'affirme indiscutablement dans la Langue et dans la Poésie. Certes, le génie grec s'est incorporé, au cours des siècles, un certain nombre d'éléments orientaux et chrétiens, qui l'ont rapproché du génie russe; mais ses qualités essentielles sont restées les mêmes. Nulle part, mieux que dans l'**œuvre de Palamas,** ne se reflète cette impressionnante continuité. Palamas a totalisé en lui sa

race entière. Il est tour à tour Eschyle, Homère, Pindare, Archiloque et Proclus; mais, à coup sûr, c'est d'Eschyle qu'il peut se réclamer comme de son aïeul le plus direct. Poète de la Pensée autant que du Sentiment, ses dons proprement épiques lui confèrent, dans l'Europe contemporaine, la première place. A la puissance évocatrice des Classiques anciens, il joint la mélancolie passionnée, que Byzance chrétienne a léguée à la Grèce d'aujourd'hui, et il a su tout aussi bien célébrer les fastes héroïques du Moyen-Age grec que pleurer de façon poignante la détresse des Réfugiés d'hier, ou exalter l'espérance de l'universelle Paix, en même temps qu'il demeure incomparable dans l'expression de la douleur purement personnelle, dans son thrène sur la perte d'un jeune fils adoré, par exemple. Rien d'humain ne lui reste étranger. Virtuose de la langue, il a dû, à l'instar du grand Mistral, façonner à son usage un instrument fruste encore; mais peut-être y a-t-il puisé des ressources, qui font désormais défaut aux idiomes trop cultivés, trop desséchés par la pure logique abstraite. En avril dernier, *La Semaine Egyptienne* lui consacrait un numéro spécial, auquel l'élite des écrivains grecs et des philhellènes étrangers fut invitée à collaborer. Sous les signatures autorisées de MM. Clément, Baudry, Jean Michel, Pappas, J. Dargos, K. Dieterich, Marie Bjorkman, etc., l'intéressant fascicule reproduisit maintes interprétations françaises, anglaises, allemandes, etc., de l'œuvre en vers et en prose de l'incomparable Poète. A quand le Prix Nobel?

Nous ne saurions reproduire ici, même fragmentairement, l'essentiel des jugements et opinions formulés par les collaborateurs occasionnels du numéro spécial publié par *La Semaine Egyptienne;* mais nous tenons à citer, pour sa grande justesse, la phrase conclusive de l'article envoyé par Mlle Sophie Antoniadis, qui professe le grec moderne à l'Université de Leyde :

C'est Palamas, dit-elle, que l'on doit étudier, si l'on veut connaître la Grèce, et c'est encore lui que l'on doit approfondir, si l'on désire voir comment un petit pays devient une source de poésie intarissable, comment ses frontières spirituelles s'élargissent, quand un grand créateur lui est né.

De son côté, M. Louis Roussel, de qui rien n'est indifférent, analyse dans le même fascicule le texte du *Tombeau*, en exégète averti, et fait ainsi toucher du doigt les infinis trésors que recèle la poésie de Palamas. Dans un autre numéro de la même revue (30 sept. 1930), l'éminent helléniste esquisse un fort instructif parallèle entre Mistral et Palamas, et montre qu'on a peut-être exagéré les parentés qui les rapprochent. Au fait, Mistral, homme de la nature et très peu porté à philosopher, est un pur lyrique; Palamas, au contraire, a vécu parmi les livres, et sa curiosité toujours en éveil a permis à sa pensée d'explorer l'univers entier. Il n'y a de commun entre les deux poètes que l'usage d'un idiome cueilli à même les lèvres du peuple, ce qui n'est pas toujours un si grand désavantage.

En matière de versification, Palamas est d'une variété et d'une richesse que ne connaît pas Mistral; c'est pourquoi peut-être il paraît perdre davantage à la traduction. Pourtant, quiconque a pu feuilleter le florilège, que lui a consacré M. le Professeur Clément, n'a pas manqué de sentir en face de quel génie l'on se trouve, en dépit de la disparition du rythme versifiant. On ne saurait faire mieux en simple prose. Mais d'autres tentatives pourront naître. A ce titre, les transpositions en vers de M. Pierre Baudry ne sont pas sans mérite, et M. Jean Michel, dans une manière mixte, manifeste d'autres qualités, différentes, mais non moindres.

Sa récente **Anthologie des Poètes Néo-grecs** (1886-1929) nous offre une image presque complète (je dis presque) de la renaissance contemporaine du lyrisme en Grèce et de l'extraordinaire floraison que favorisa l'usage exclusif de la langue démotique pour la poésie, selon l'exemple de Costis Palamas. Non que Palamas ait été proprement un initiateur en la matière (ce serait oublier les grands lyriques de l'Indépendance); mais c'est sous son pontificat littéraire que le démotique affirma résolument sa prétention de conquérir peu à peu tous les domaines de la Pensée. Dans son sillage ont grandi les tempéraments les plus divers, depuis ces délicats artistes de la sensibilité que sont MM. Sotiris Skipis, Lambros Porphyras, Miltiade Malakassis, Costas Ouranis, Myrtiotissa,

jusqu'à l'eschyléen Sikélianos, aux Parnassiens Petros Vlastos, Gryparis, et à tant d'autres plus jeunes, qu'influencent plus ou moins les modes nouvelles, mais qui tous empruntent à la limpidité du ciel hellénique ce sens de la mesure qui est une indéniable marque de noblesse dans les Lettres. Presque tous ont été signalés en temps opportun aux lecteurs de ces chroniques. M. Jean Michel a su choisir avec discernement au sein d'une production fort abondante. En même temps, nous avons plaisir à le louer d'avoir compris que la traduction d'œuvres en vers doit se préoccuper du *rythme,* en même temps que du *sens.* Aussi bien, a-t-il cherché à nous donner une transposition beaucoup plus qu'une version littérale. Certes, il lui est bien arrivé de heurter quelques écueils (il faut toujours préférer, selon nous, la bonne prose rythmée, assonancée, à une versification pénible) ; mais nous pouvons dire que les poèmes néo-grecs dont M. Jean Michel nous offre la substance, ont gardé toute leur atmosphère, toute leur émotive luminosité, tout leur charme. C'est pour cela que ce livre nous paraît digne d'être aimé. Mais d'abord il instruira. Des notices bibliographiques succinctes, placées en appendice, seront consultées avec fruit.

Au cours du volume, les poètes sont classés par rang d'âge; mais l'examen des notices bibliographiques révèle que leurs origines sont très diverses. Toutes les parties du monde grec ont collaboré activement à l'œuvre de renaissance, de la Russie, de la Roumélie, de Constantinople surtout, jusqu'à la Crète et en Egypte, de Corfou jusqu'à Chypre. Alexandrie est redevenue un centre d'hellénisme particulièrement actif, que reflète la belle tenue de revues actives. Les éditions *Grammata* en portent de leur côté le plus éclatant témoignage et, pour tout ce qui concerne l'*Hellénisme et la Nouvelle Egypte,* il convient de consulter le copieux et minutieux travail historique et statistique de M. Athanase Politis, paru récemment en deux gros volumes. La Crète, dont les travaux de MM. Sathas et Xanthoudidis (ce dernier enlevé en pleine activité intellectuelle, après avoir donné une édition critique définitive du *Rotokritos*) ont révélé le riche passé littéraire, la Crète s'illustre d'une jeune pléiade déjà glorieuse. Nous avons eu l'occasion de citer à cette place des noms et des œuvres.

M. Kazantzakis, par exemple, manifeste (nous nous faisons un devoir de le rappeler), dans sa trilogie dramatique et symbolique : *Nicéphore Phokas, Christos, Odysseus*), une maîtrise peu commune. De son côté, M. Leftéris Alexios d'Héraklion s'est affirmé comme parfait sonnettiste, et ronsardise à ses heures en vers français. Il réunit aujourd'hui en un volume, sous le titre de **Bagatelles** : 1° ses premiers vers d'une grande variété de forme et d'inspiration, et qui, dès 1908, révélaient un poète des mieux doués; 2° un choix de poésies en langue française d'un accent fort curieux; 3° un drame lyrique et symbolique : *Hercule et Omphale*, dont nous avons rendu compte; 4° quatre contes finement observés, adroitement conduits, et qui visent à faire penser; 5° trois proses d'un raccourci puissant, relatant des scènes de la vie sous le joug turc. Un beau talent ,sûr de ses moyens, et qui peut mûrir encore. Mais que dire de Mme Galathée Kazantzakis?

Quelle maîtrise parfaite est la sienne, tant pour le style et la langue que pour la composition! Quelle cruauté d'observation dans la peinture réaliste de la détresse et de la misère sociale des femmes! Quel pessimisme fataliste et quelle expérience de la vie pareil désenchantement suppose! Car presque toujours c'est le vice qui est récompensé; le sacrifice est inutile et les meilleures intentions se trouvent abominablement trahies. En vérité, **De onze à une heure**, est un livre poignant et vrai sans outrance; mais si triste! M. Nicolaïdis de Chypre n'est pas moins puissamment doué. Il excelle à rendre les plus subtiles vibrations du sentiment, et il nous livre le secret des âmes les plus étranges. Le conteur de *Skelethras*, de *La Bonne Compagne*, de *Deux blancs bras nus*, excelle à tirer des sujets en apparence les plus minces les effets les plus imprévus, d'où l'horreur à l'occasion n'est elle-même pas absente. Volontiers, autant que de Maupassant et de Poe, le rapprocherions-nous de certains écrivains russes, tel Ivan Bounine. De même, certains récits de Carcavitsas, dont M. Eug. Clément vient de traduire avec son habituel talent *L'Excommunié* (*Les Œuvres Libres*, sept. 1930), font songer aux *Lestrygons* d'Al. Kouprine. Affaire de tempéraments, du reste, non d'imitation. Et si le conte grec d'après-

guerre pousse au noir, il ne verse pas dans le mysticisme, au contraire.

Par la voix de l'**Almanach de Rhodes** illustré, que dirige M. le Professeur Efstathios Langanis et qu'enrichit la collaboration littéraire de MM. Xénopoulos, Constantinidis, Tellos Agras, Spatalas, Simos Menardos, Kyriaziz, Emilia Daphni, M. Minotou, etc. (années 1929 et 1930), le Dodécanèse affirme son imprescriptible grécité. De son côté, M. A. Tsacalakis, dans sa remarquable thèse de doctorat : **Le Dodécanèse,** *étude de droit international,* établit la situation juridique des îles, dont il fait l'histoire, et proteste contre les abus de la force. Poètes, conteurs, rhapsodes attardés de chants populaires sont les gardiens de l'Hellénisme. Certes, il y a parfois de la confusion dans les esprits, en raison des influences disparates qui sollicitent les jeunes écrivains, et c'est ce que relève judicieusement M. Mich. Pétridis dans *Les Tendances de la Littérature d'après-guerre;* mais ne se charge-t-il pas lui-même de montrer comment l'on peut retrouver l'équilibre dans **Nos Ecrivains Contemporains** et dans *Notre Poésie nouvelle?* Au sein de la fantaisie la plus désordonnée d'apparence, par exemple dans cet extraordinaire chef-d'œuvre d'invention mythique : **Chez les Dieux inconnus,** par l'inimitable D. Voutyras, le véritable Hellène ne saurait perdre le sens de la mesure et de l'équilibre. Nous insistons sur ce mérite capital.

Mémento. — Nombreux sont en Grèce les conteurs de talent. Nous aimerions pouvoir nous attarder sur les cinq sombres récits que M. Katiphoris intitule : *Oso krataï to skotadhi.* Ils sont vrais, intenses, parfois déchirants. *Pthinoporini Symphonia,* par M. Ang. Terzakis, nous offre des pages d'une psychologie non moins poignante. *Akoumas,* de M. Messolonghitis, dans son réalisme cru, fait souvent l'effet d'un réquisitoire contre la société. *Pôs agapoun i Tourkales,* de M. Pétridis, repose sur une donnés assez banale, et le personnage central est bien peu reluisant; mais le récit n'est pas sans agrément : il a de la vie. Les *Contes d'Ethiopie* et les *Lettres de la Fleur nouvelle — Addis-Abéba* (Baudinière édit.), de M. D. Nicolopoulos, ont été publiés d'abord en grec. Transcrites d'une plume alerte et souple, ces impressions vécues méritent mieux qu'une simple mention. Il nous y faudra revenir. De même pour *Le Théâtre néo-grec,* de M. Nic. Lascaris, qui nous apprend

beaucoup de choses. A plus tard, également : *I Piatza*, de M. Katiphori, *Ston Aperando Kosmo*, poésies de M. D. Oekonomidis, *Hexastika* et *Traghoudia tis Gynaikas*, poésies de M. Mich. Pétridis, *Skhimata, vers de M. P. Psaltiras; Stigmes sto Chrono*, proses lyriques de E. Lagopoulos-Apostolidis, *Apo tou Salomou ston Palama*, de M. Tomadakis. Lire à *Alexandrini Techni* un beau poème de Sikélianos : *Le Serment* (N° de mars-avril 1930); à *Protoporia* (avril 1930), *La Muse*, drame en un acte de Psichari, et *Marsyas*, tragi-comédie du même (juin 1930); au *Noumas*, d'admirable tenue toujours, les *Stikhourgika Paradoxa* de M. G. Spatalas, à *Ionios Anthologia*, *Alchimistes byzantins* par K. Zenghelis (mai 1930), à *Libre* l'ingénieux plaidoyer de M. Louis Roussel en faveur de l'alphabet latin (N° de juin-juillet 1930), etc.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES DANO-NORVEGIENNES

Georg Brandes : *Liv og Kunst*, Hage et Clausens forlag, Copenhague. — Paul V. Rubow : *Dansk litteraer Kritik i det XIX Aarhundrede*, Levin et Munksgaards forlag, Copenhague. — Otto Rung : *Cortège d'ombres*, traduction Voirol, Stock, éditeur, Paris.

Aksel Fraenkel et Paul Rubow ont réuni en un volume, sous le titre Art et Vie, quelques-uns des derniers articles et essais de Georg Brandes. Quand il eut atteint sa soixante-dixième année, dit quelque part Brandes, on se mit à l'enterrer. Or, ce fut justement le début d'une période de production intense. De grands ouvrages se succèdent sans interruption : un Gœthe, un Voltaire, puis un Michel-Ange, un César. Ce labeur de bénédictin, si on peut employer le mot, ne semblait pas lui peser. Une pareille vitalité n'a d'égale que celle de Voltaire ou de Clemenceau.

Seul, un « Thorvaldsen », dont on trouve ici d'assez larges ébauches, est resté inachevé. Mais il ne faudrait pas croire que les autres articles soient des miettes tombées de sa table. Des pages comme celles qu'il consacre à la fameuse actrice Johanne Luise Heiberg, si admirée d'Ibsen et de Björnson, valent ses meilleurs essais, et on sait que Brandes est un maître en ce genre. Je n'irai pas jusqu'à dire que tout, dans ce livre, soit d'égale valeur. Quelquefois, on croit se retrouver dans le bureau où il accueillait le visiteur étranger, et certes de la façon la plus charmante, mais se répandait